



MICHKA ASSAYAS
**LES ANNÉES
VIDES**

LE MOT ET LE RESTE

Quai le

LES ANNÉES VIDES

première édition, Gallimard, 1990.
© éditions Le mot et le reste, 2013.

MICHKA ASSAYAS

LES ANNÉES VIDES

LE MOT ET LE RESTE

2013

Préface à la nouvelle édition

Je viens de relire ce court récit que j'ai écrit vers mes trente ans et je suis un peu surpris. Ce fut mon premier livre publié, en 1990, dans la collection « l'Arpenteur » de Gallimard, au directeur de laquelle je l'avais adressé par la poste.

Les Années vides évoquent brièvement, de façon impressionniste, un épisode de ma vie de jeune adolescent dans un lycée de la banlieue sud parisienne. Nous sommes au milieu des années soixante-dix, dans une société encore très politisée (à l'extrême-gauche). On y ressent vivement les tremblements de la révolution manquée de Mai 1968. Pour autant il ne s'agit pas de l'évocation d'une agitation politique post-gauchiste alors moribonde, sinon en toile de fond. Bien au contraire, le récit est centré sur un épisode de ma vie intime, ce qui, dans ce contexte, est assez paradoxal. Dans la mentalité dite « révolutionnaire » de la période, on comptait pour insignifiantes les histoires individuelles, puisque seul comptait alors le collectif. La scène centrale est la description de mon dépuelage, un morne après-midi d'automne, par ma prof de français maoïste. Celle-ci, animatrice du « club théâtre », m'a entraîné chez elle, dans l'appartement de sa « résidence » où, en l'absence

de son mari, elle a étalé un sac de couchage dans le salon. La scène – en tout cas telle que je la décris – semble sortie d’un film d’horreur.

Quarante ans ont passé : un changement d’époque, de mentalité, de tout, a eu lieu. Je me rends compte qu’une telle aventure prendrait aujourd’hui un tout autre sens et serait même impensable. Quelle enseignante déciderait-elle en 2013 d’initier, voire d’endoctriner, un de ses anciens élèves, évidemment mineur, dans un but à la fois sexuel et politique ? Plus encore qu’entraîner un risque pénal, ce qui existait déjà à l’époque, cette histoire jetterait d’abord sur elle un profond opprobre. Dans le climat moral actuel, entraîné par le « politiquement correct », on la jugerait une impardonnable prédatrice et moi une pitoyable victime. On parlerait de « pédophilie » au sens dévoyé de ce terme, qui semble désigner aujourd’hui un crime pire que la torture. Pourtant, en collant au plus près de ce que j’ai alors ressenti, et dont j’étais encore proche – seule une quinzaine d’années me séparait des faits –, j’ai révélé à ma façon que cette expérience fondamentale a suscité en moi des sensations et impressions contradictoires : dégoût et attirance, au point, parfois, de ne pouvoir les démêler. Comme je l’écris dans le courant du livre, je me sentais, d’une certaine façon, flatté : alors que j’étais à peine pubère et que mes camarades étaient tous puceaux, je tirais une certaine fierté d’avoir été entraîné